

# L'océan des âges

Anne-Marie Peatrik

*Ne pouvons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?  
A. de Lamartine, Le lac*

**À** LA CROISÉE d'interrogations variées surgies pêle-mêle lors d'enquêtes de terrain, « Passages à l'âge d'homme » trouve son unité dans l'examen de la temporalité inhérente à certains processus sociaux. Ces dernières années, le temps, notion abstraite insaisissable, a fini par devenir un objet de recherche dans nos disciplines, et la vision a-temporelle caractéristique de maints raisonnements sociologiques et anthropologiques, forgée en réaction aux excès de l'évolutionnisme social du XIX<sup>e</sup> siècle, a perdu du terrain. L'histoire a acquis un certain droit de cité : l'histoire, au sens des divers événements qui ont pesé sur le devenir et l'état des populations et dont les effets ne peuvent plus être négligés par les ethnologues ou, autre façon de l'entendre, au sens de la sélection et de l'appropriation du passé, mémorisation et historicité devenues un thème privilégié dans l'étude des sociétés.

Le temps historique, partie prenante de nos analyses, n'est cependant pas à l'origine de notre réflexion. Le temps considéré ici, qualifié provisoirement de « structurel », est le temps constitutif des sociétés à systèmes générationnels d'Afrique orientale, cas singulier qui ouvre à des interrogations plus larges en ce que deux dimensions, connexes mais pas toujours en phase, s'y mêlent : le devenir des sociétés au fil des générations et le devenir de l'individu au fil des âges.

L'étude de ces formations amène en effet à effectuer une opération peu fréquente en ethnologie. Il faut examiner l'état de leurs classes à un temps  $t$  puis à un temps  $t+x$  : la saisie synchronique des règles et des pratiques s'accompagne inévitablement d'une saisie diachronique, puisque les sociétés se reproduisent au rythme des transmissions de l'autorité politique entre classes ou sous-classes successives, en fonction d'une périodicité, le plus souvent négociée, qui s'échelonne selon les cas entre 8 ans et plus de 50 ans. Seule l'accumulation d'ethnographies, entreprises à des dates différentes et parfois doublées de simulations des modèles sur ordinateur, permet de démêler dans la durée l'imbroglio des principes et de leur application. L'itinéraire de l'individu est intimement lié à ces structures :

PRÉSENTATION

l'avancée de sa classe d'âge sur la série des positions sociales définit son parcours biographique. S'il vit assez longtemps, l'individu, comme ses pairs, endosse tour à tour les différents rôles prescrits, militaire, politique, rituel... La société, hiérarchisée à temps  $t$  entre classes au pouvoir et classes subordonnées, est égalitaire au fil du temps, et, selon les modèles générationnels, le devenir de l'individu récapitule ou tend à récapituler le devenir de la société. Par le biais du temps intrinsèque à ces systèmes, la question de l'individualisation se pose en termes inhabituels et, aspect complémentaire, la notion de personne prise sous l'angle des âges de la vie revient à penser l'ontologie comme une ontogenèse.

Un numéro antérieur de *L'Homme*, publié en 1995<sup>1</sup>, était consacré à l'étude des sociétés est-africaines, élargie à d'autres sociétés agencées de façon comparable, et traitait déjà de ces questions. La priorité dans ces années était cependant tout autre. Les systèmes générationnels résistaient à l'analyse au point que certains ethnologues doutaient que de tels systèmes puissent fournir les principes de l'organisation sociale ; il s'agissait alors de déchiffrer et d'ordonner des modèles foisonnants et des réalisations déroutantes au regard de la démographie et de la sociologie notamment. Depuis cette date, d'autres recherches ont été réalisées, des monographies ont été publiées qui permettent d'élargir le champ des questions et des sociétés examinées. Au-delà de leur ancrage régional et de particularités jugées longtemps irréductibles, ces sociétés donnent à penser comparativement par le traitement de composantes temporelles qui, selon des modalités variables, sont à l'œuvre dans toute société, qu'elles aient ou non des classes, qu'elles soient ou non modernes. Tel est l'objet de cette livraison.

## Systemes, classes, catégories au fil du temps

Non par nostalgie d'un formalisme suranné mais par exigence analytique, notre grille de lecture s'appuie sur les concepts de *système*, de *classe* et de *catégorie* qui, rappelons-le, désignent des ensembles d'individus agrégés selon un degré décroissant d'inclusion, allant du plus fermé au plus ouvert – les critères de différenciation retenus ici étant de nature temporelle. L'écoulement du temps, ses manifestations multiformes et instables deviennent perceptibles par le truchement de repères diversement sélectionnés : ordre de naissance, âge calendaire, initiation, célébration d'un événement fondateur, retour d'une conjonction astrale... sont autant de jalons qui permettent la synchronisation de l'activité sociale – c'est l'aspect qui a le plus retenu l'attention –, mais qui délimitent aussi un avant et un après et recouvrent un principe de précedence pouvant, le cas échéant, devenir un principe d'organisation. Le temps comme « condition nécessaire des actes », selon la formule pionnière d'Henri Hubert<sup>2</sup> dans le sillage de laquelle s'inscrivent nos analyses.

1. *L'Homme*, 1995, 134 : *Âges et générations : ordres et désordres. Des sociétés aux rythmes du temps*.

2. Henri Hubert, « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie » [1905], in Henri Hubert & Marcel Mauss, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan, 1929 : 191.

Dans un système de classes d'âge et de génération, toute la population est distribuée en classes successives et, quand une classe change de position, toutes les classes changent de position. Un individu ne peut appartenir qu'à une seule classe. C'est le cas de figure le plus inclusif, mais plusieurs principes de classement, de nature temporelle, peuvent être opératoires au sein d'une même société. Les classes, et non plus les systèmes de classe, regroupent, à des fins diverses, une partie de la population à un temps  $t$ . Un exemple bien connu est celui des classes qui se forment au moment de la jeunesse, puis disparaissent par la suite ou se transforment éventuellement en catégorie. Les catégories sont des référents qui permettent d'identifier les individus mais ne délimitent pas de regroupements nets. Un individu peut appartenir à plusieurs catégories. On dit ainsi d'un *quidam* qu'il est entre deux âges, pour signifier qu'il appartient encore à un âge donné tout en commençant à être du suivant. Des individus de même catégorie peuvent former une association qui ne regroupera alors qu'une partie d'entre eux.

Ces modes d'inclusion et de répartition, différents quant à leurs effets mais procédant de principes communs, peuvent coexister à des degrés divers au sein d'une société, les articles l'illustreront amplement. Toutefois ce souci terminologique ne vise pas à établir une grammaire des divisions temporelles. Seuls les systèmes de classes se prêtent à un exercice, stimulant mais pas toujours convaincant, auquel s'est déjà livré Franck H. Stewart<sup>3</sup>. Ce cas mis à part, il s'agit simplement de désigner des réalités pour en conduire la description et l'analyse, et développer des comparaisons. Ainsi le brassage de matériaux hétéroclites en termes de système, de classe et de catégorie a-t-il permis de quitter le domaine des modèles primaires générationnels pour examiner les situations où les classes et les catégories, au titre de modèle secondaire, se combinent avec d'autres principes, donnant par là un tour nouveau à la question de la temporalité<sup>4</sup>. En restituant l'ethnographie selon divers axes diachroniques, les articles, qui traitent de processus à chaque fois différents, entrecroisent leurs résultats et précisent les contours de nouveaux thèmes de recherche.

Objet d'enquêtes et de réflexions renouvelées, les systèmes est-africains continuent de susciter la curiosité et la sagacité des chercheurs comme en témoignent trois articles. Hervé Le Bras nous rappelle en quoi leurs réalisations déconcertantes, aux yeux des démographes, nourrissent les enquêtes ethnographiques et

3. Franck H. Stewart, *Fundamentals of Age-Group Systems*, New York, The Free Press, 1977. Et les analyses globales du temps que conduisent les philosophes ou les sociologues (cf., par exemple, Krzysztof Pomian, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984 ; Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996 [1<sup>re</sup> éd. all. 1984]), si elles recèlent des éléments de réflexion intéressants, sont trop centrées sur la temporalité des sociétés occidentales pour nourrir une réflexion anthropologique.

4. Georges Balandier, le plus « dynamiste » des sociologues africanistes français, qui a fait l'éloge du mouvement et du désordre à l'encontre des partisans de la structure, n'a, semble-t-il, jamais envisagé que l'angle du temps puisse délimiter un objet de recherche sociologique ; voir, par exemple, au sujet des groupes d'âge et de l'initiation, deux ouvrages réalisés à des dates bien différentes, *Anthropo-logiques* (Paris, PUF, 1974 : 63-111), *Le Désordre. Éloge du mouvement* (Paris, Fayard, 1988 : 91-145). En revanche, et ce n'est pas un hasard de la part d'un auteur qui a travaillé en Afrique orientale, la question du temps structurel est amorcée dans *Âge, pouvoir et société en Afrique noire* (Marc Abélès et Chantal Collard, eds, Paris, Karthala, 1985).

conduisirent à dissocier le critère d'âge du critère de génération, suivant en cela les usages en cours au sein de ces populations. Ici, le critère de génération sert à délimiter des classes générationnelles, différentes dans leur principe des cohortes des démographes, distinctes aussi des relations de parenté. Les classes générationnelles ne sont pas une extension de l'ordre familial ou du principe généalogique, elles procèdent d'un choix politique original qui recouvre un principe de souveraineté territoriale<sup>5</sup>. Domaine où se combinent des temps multiples, ces systèmes offrent un poste d'observation privilégié pour l'examen des liens de causalité réciproque entre structure et événement. Éloi Ficquet renouvelle l'analyse de l'expansion des Oromo dans la moitié sud de l'Éthiopie que, fait exceptionnel dans l'historiographie africaine, on peut dater de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : elle trouve ses ressorts dans les laissés-pour-compte du classement générationnel *gaada*, « surjeunes » et « survieux » accumulés aux marges de la polittie, qui perçurent dans la conquête le moyen d'un accomplissement que leur position générationnelle initiale leur interdisait. Pris dans les transformations contemporaines, ces systèmes révèlent toute leur complexité en ce que, même bouleversés par les événements qui se sont succédé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ils n'en continuent pas moins d'imprimer leur marque dans l'organisation et l'ethos de ces populations, illustrant la permanence du paradigme générationnel dans cette région d'Afrique (A.-M. Peatrik).

Chez les Dogon, l'examen de divisions hétérogènes, pensées jusqu'alors indépendamment les unes des autres, fait apparaître des dynamiques inattendues dans cette société villageoise et lignagère. L'article d'Éric Jolly illustre tout l'intérêt de saisir dans un même mouvement les procédés les plus divers de délimitation au fil du temps, intervalle entre datations du nom, promotion de circoncis, société de masques, association de travail, rite sexagésimal... ; ils dessinent un enchevêtrement mouvant de classes et de catégories d'âge et de génération masculines qui hiérarchisent les jeunes, les adultes et les vieux tout en travaillant sur la séparation hommes/femmes. Le déploiement des formules autorise une nouvelle lecture du paysage sociologique dogon autour de plusieurs questions : celle, classique, de la cohabitation des classes avec la chefferie où le constat, souvent établi, selon lequel des classes d'âge saillantes sont incompatibles avec une chefferie forte se trouve à nouveau confirmé. Plus inattendu est l'effet de ces divisions sur les lignages : les catégories générationnelles masculines tempèrent le principe de l'aïnesse et le rapport aîné/cadet, sans pour autant entamer la prégnance des lignages dont le principe patrilinéaire se trouve renforcé par l'auto-engendrement des hommes à l'œuvre dans les divisions générationnelles. En assoyant l'autorité des pères, les divisions temporelles n'affaiblissent pas les lignages mais participent de leur constitution. Cet angle inédit de description en diachronie, appliqué à d'autres sociétés en Afrique de l'Ouest, permettrait d'élargir le champ des investigations au-delà du cas d'école des lagunaires de Côte-d'Ivoire et de l'alternative trop souvent ressassée entre les classes d'âge et les lignages.

5. Anne-Marie Peatrik, *La Vie à pas contés. Génération, âge et société dans les hautes terres du Kenya*, Nanterre, Société d'ethnologie, 1999 ; Serge Tornay, *Les Fusils jaunes. Générations et politique en pays nyangatom (Éthiopie)*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2001 [compte rendu *infra*, pp. 339-341].

Aux Comores (Sophie Blanchy), émerge une autre configuration où les classes forment une étonnante combinaison avec des matrilignages, des ordres sociaux endogames et une organisation politique en Cité toujours vivace. Outre que l'article montre que l'aire d'extension des classes d'âge et de génération en Afrique orientale est bien plus large qu'on pouvait le supposer – ce qui ouvre à des scénarios historiques inédits –, il met au jour les multiples ressorts de la division générationnelle des hommes au sein de l'ordre social dominant, les « Gens du pays ».

La distribution des hommes entre catégorie de Pères, répartis en échelons et qui régissent les affaires publiques, et celle de Fils de la cité, structurés en classes d'âge et confinés à des tâches d'exécution mais qui partagent un fort esprit de corps, est le principe organisateur du pouvoir et de l'autorité, qui puise là encore sa force dans l'idéologie de l'auto-engendrement des hommes.

Ces catégories générationnelles opèrent un partage non conflictuel entre la sphère politique et le domaine familial matrilinéaire par le biais du rituel du Grand Mariage, grâce auquel un homme quitte la catégorie des Fils pour entrer dans celle des Pères. Cependant le passage, à caractère initiatique, n'a rien d'automatique. Le Fils doit s'employer à trouver les moyens d'une union qui conditionne une promotion, différée tant que les ressources accumulées sont insuffisantes. Deux temporalités hétérogènes sont synchronisées dans ce passage à double échappée : celle de la Cité, dont les générations doivent se reproduire par le recrutement de nouveaux Fils et la promotion de nouveaux Pères, citoyens à part entière, et celle des lignées localisées, pour lesquelles la réalisation du Grand Mariage du fils, qui doit être précédé par celui de la fille aînée, garantit leur rang dans la Cité et dans la hiérarchie des matrilignages des Gens du pays. Le Grand Mariage entretient une compétition effrénée entre les hommes et leurs matrilignages respectifs, mais il ne met pas fin au sentiment ou à l'idéal de solidarité de classe forgé dans la jeunesse. Le souci de passer ensemble de la catégorie des Fils à celle des Pères explique la multiplication des aménagements et des classements pour tenter d'appliquer ces principes contraires, aménagements qui concourent aussi à entretenir la cohésion idéologique des Gens du pays.

Avec les Gusii du Kenya (A.-M. Peatrik), on quitte le domaine des classes pour entrer dans celui des catégories et des promotions d'initiés. Dans cette société acéphale, située à la périphérie occidentale de l'aire d'extension des systèmes générationnels, les générations et les âges impriment une dynamique particulière aux groupes de patrification. Les catégories générationnelles, manifestées par des appellations et des règles d'évitement inculquées au moment de l'initiation, régissent le champ de l'alliance et (autrefois) la guerre ; elles modèlent une formation lignagère, dénuée du principe d'aïnesse, où les rivalités entre égaux, que sont les fils d'un homme, sont à l'origine d'une expansion territoriale et d'une croissance démographique prononcées. De la prégnance si marquée des générations, et de la présence de catégories d'âge qui valorisent l'accomplissement individuel, on peut aussi inférer les éléments d'une histoire qui contredit les idées habituellement admises sur le passé de ces locuteurs bantous, et dément le dogme sociologique selon lequel des classes ont recoupé les lignages et les ont affaiblis.

Chez les Bemba de Zambie, société à chefferie et à filiation matrilineaire, ne se distinguent que des catégories d'âge (Anne-Marie Dauphin-Tinturier) : analysées à partir des termes désignant les âges successifs et des procédés qui les délimitent, elles permettent cependant de retravailler les vieilles notions de cycle de vie et de cycle domestique. L'idée de retour automatique inhérente à ces catégories descriptives a souvent conduit les ethnologues à tenir pour négligeable ce qui les fait concrètement advenir, et à les penser indépendamment, par exemple, de la parenté ou de l'initiation. Deux concepts locaux, « ce que l'on suit » et « ce que l'on transmet », mêlent ces instances par le truchement des célébrations successives des *cisungu* et des composantes temporelles qu'elles recouvrent ; saisi de la sorte, ce rituel d'initiation, dont la description figure au rang des classiques de l'ethnologie, prend une tournure encore plus significative. Outre la propre initiation de l'adolescente, le *cisungu* de la fille aînée met en mouvement trois générations : il conduit au mariage de la novice, assure la promotion de ses parents et entraîne la retraite de sa grand-mère. Toute femme connaît en principe au cours de son existence au moins trois *cisungu* dont les effets différents s'additionnent – sa propre initiation, celle de sa fille aînée, puis celle de sa petite-fille –, sans compter les *cisungu* des cadettes. La répétition des *cisungu* souligne le rôle de cette institution dans la construction progressive de la matrilinearité, processus au cours duquel émergent aussi les particularités du parcours de l'homme qui, de gendre relégué dans une position longtemps subordonnée, peut choisir d'affermir ou non sa position de beau-père au sein du matrilignage de sa femme. Ce trait, qu'avait déjà identifié Audrey Richards, n'est en réalité pas séparable des autres processus diachroniques dont il est une manifestation parmi d'autres. La tenue des *cisungu* a un autre effet cumulatif. Sous la conduite de maîtresses d'initiation qui organisent les rituels au niveau communautaire, les savoirs des femmes, associés à la connaissance des multiples *mbusa*, se consolident et se transmettent. *Cisungu* après *cisungu*, certaines d'entre elles révèlent leurs talents et peuvent devenir à leur tour maîtresse d'initiation après avoir mis au monde quatre enfants vivants. Sages-femmes au quotidien, les « mères de ce qui se transmet » orchestrent les performances et coiffent une hiérarchie de femmes distribuées selon leur âge et leurs compétences initiatiques, laquelle, consolidant l'idéologie de la transmission par les femmes, contribue en retour à instituer la matrilinearité.

Par touches successives, l'examen d'un dégradé de configurations structurées par l'âge et la génération a fait apparaître des liens avec le cycle domestique, la parenté et l'organisation des pouvoirs, qui ouvrent à des problématiques plus subtiles que l'habituelle alternative entre groupe familial et groupe d'âge. Tantôt les catégories et les classes sont un contrepoint à la filiation, comme aux Comores où les classes organisent les hommes dans une société matrilineaire, tantôt elles orientent les modèles de filiation, matrilineaire chez les Bemba, patrilineaire chez les Dogon et les Gusii. Les effets démultipliés des catégories temporelles se retrouvent dans la construction des différences sociales de sexe et, par là, dans le régime matrimonial et l'alliance. Dans tous les cas se jouent des initiations, ce qui incite à reprendre cette question à partir du point où convergent ces situations, le temps à l'échelle de l'individu.

Alors que je m'ingéniais à trouver un ordre dans l'embrouillamini des modèles, des pratiques et des crises du système générationnel des Meru du Kenya, mes interlocuteurs, en particulier les vieux du dernier échelon, celui de l'accomplissement, ne manquaient pas de souligner qu'ils avaient conduit leur existence comme ils l'entendaient, me renvoyant une idée de liberté et de choix individuel inattendue dans leur système de classes articulées sur les échelons, que démentaient par ailleurs leurs histoires de vie qui s'étaient grosso modo déroulées au rythme de la progression de leur classe sur les échelons. Que faire de ces commentaires, et de leur pointe d'humour involontaire ?

On pouvait y lire l'influence coloniale qui véhicula l'idée de liberté et de libre choix par le fait même de la conquête, ou la trace de conflits apparus dans les années 1940 à propos de néo-initiations qui invalidèrent la vieille échelle meru de statuts prescrits au profit de statuts atteints par ceux qui s'y employaient. Voire, les retombées de l'économie pastorale, que les Meru comme d'autres associent à l'agriculture, où le succès dans l'activité repose sur la capacité d'action individuelle nécessaire à la conduite du troupeau. Les propos de mes informateurs faisaient aussi écho à divers auteurs qui avaient perçu les sociétés à systèmes générationnels comme étant vaguement structurées, ce qui, selon que le jugement émanait d'ethnologues ou d'administrateurs coloniaux, expliquait tantôt le comportement individualiste de ces populations, tantôt leurs attitudes anarchistes<sup>6</sup>. Une autre piste, non contradictoire avec les précédentes, se dégageait cependant, qui a trait au principe même du système générationnel : dans le même temps où les pairs réunis en classes sont appelés à suivre un cursus identique, s'esquisse la possibilité de l'accomplissement individuel et donc de libre choix et de responsabilité dans cet accomplissement. Au fil du temps, la solidarité de classe s'estompe au profit de la réalisation individuelle. Inscrite dans la structure, cette individualisation est portée par une théorie meru du corps et de la personne, ontologie qui met tout particulièrement l'accent sur l'ontogenèse.

L'individu à sa naissance est considéré comme une ébauche d'être, un immature appelé à grandir tout au long de l'existence. Au fil des âges meru, l'homme, après l'enfance, devient successivement petit non-initié, grand non-initié, novice, guerrier, Père, Père du pays, Accompli ; et la femme, petite non-initiée, grande non-initiée, novice, Mère, Mère à *kaaria*, Accomplie. La femme a un âge de moins que les hommes, mais, à part ce décalage, leurs parcours sont parallèles. Arrivé avec sa classe au dernier âge de la vie, devenu grand-parent, endurci par les épreuves qui ont ponctué son existence et auxquelles il n'a pas succombé, l'individu est désormais un être « complet », « entièrement mûri », « Accompli(e) ».

6. Symmes C. Oliver, « Individuality, Freedom of Choice, and Cultural Flexibility of the Kamba », *American Anthropologist*, 1965, 67 : 421-428 ; John Middleton, « Kenya : Administration and Changes in African Life, 1912-1945 », in Vincent T. Harlow & E. M. Chilver, eds, *History of East Africa*, Oxford, Oxford University Press, 1965, II : 333-392 ; Charles H. Ambler, *Kenyan Communities in the Age of Imperialism. The Central Region in the Late Nineteenth Century*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1988.

Sa tête, dernière partie du corps à s'être façonnée, est faite, et le souffle de ses bénédictions est jugé des plus efficaces. Créature qui ne craint plus rien, pas même la mort, qui est libre d'aller où elle veut – la liberté est associée non pas à la jeunesse comme en Occident, mais à la vieillesse – l'Accompli(e) est l'initiateur par excellence : au plus près du principe céleste dont procède la vie, il est le mieux placé pour présider aux rites de maturation des plus jeunes.

Croissance et maturation s'opèrent au travers d'une série de métamorphoses dont le parangon est l'initiation qui inclut le novice dans le système au terme d'une nouvelle gestation<sup>7</sup>. Entreprise tardivement, bien après l'adolescence, selon la position des parents dans le système de classe, l'initiation active les fonctions génésiques des novices et les transforme en individus capables de se reproduire. Tant pour la femme que pour l'homme, la cessation de cette activité surviendra quand, devenus parents, ils initieront à leur tour leurs enfants. La reproduction simultanée des générations contiguës est jugée dangereuse, et l'âge de procréation autorisée ne recouvre pas, loin s'en faut pour certains, l'âge du potentiel biologique. Les âges ne sont pas « naturels ». Entretenant des rapports équivoques avec la croissance et la décrépitude du corps, l'avancée en âge repose sur une interprétation du donné biologique : le rituel n'accompagne pas les « âges critiques », il régit la maturation et les métamorphoses de la personne au fil du temps<sup>8</sup>. Mais des tensions surgissent inévitablement car les âges de la vie sont tout autant définis par les rôles successivement endossés au rythme de l'avancée des classes. Et les Meru n'attendent pas des pairs, façonnés à l'identique par l'initiation, qu'ils agissent et se comportent de la même manière : à l'aune d'un régime commun, les différences et les capacités individuelles inévitablement se manifestent et conduisent à envisager de façon *emic* la question de l'individu en tant qu'acteur de son existence. C'est là une dimension, méconnue ou ignorée, propre à toute institution du type groupe d'âge, dont on a plutôt retenu jusqu'à présent l'effet intégrateur et la formation d'un esprit de corps entre des novices promus au même moment.

Ainsi les classes générationnelles, bien que globalement homogènes chez les Meru, regroupent-elles des gens entre lesquels existent des écarts d'âge : les individus nés un peu plus tôt ou un peu plus tard que leurs pairs, désignés par des termes spécifiques, peuvent paraître vieux ou jeunes au regard des fonctions qu'ils sont destinés à exercer. Les déphasages entre la maturation et la séquence des rôles prescrits<sup>9</sup> entretiennent des non-congruences propices à l'affirmation de l'individu et de stratégies personnelles, individualisation qui trouve une explication

7. Dans ce modèle, on ne meurt pas symboliquement à l'état précédent pour renaître au suivant, selon le schéma dégagé par Robert Hertz, « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort », in *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, PUF 1970 [1907] : 1-83. La mise en regard de l'initiation avec les funérailles est hors sujet. Il n'y a pas d'ancstralisation, ni autre eschatologie *post mortem*. La confrontation avec la mort existe néanmoins, peut-être même représente-t-elle l'essence de l'initiation ; mais la mort peut avoir le dessus, le novice décède et le passage a échoué.

8. A.-M. Peatrik, « Le chant des hyènes tristes. Essai sur les rites funéraires des Meru du Kenya et des peuples apparentés », *Systèmes de pensée en Afrique noire*, 1991, 11 : 103-130 ; *La Vie à pas contés...*, *op. cit.*, 1999 : 43-69.

9. Ces déphasages, toujours renaissants, au point de précipiter tous les quinze ou vingt ans la transmission des pouvoirs sous l'effet de la révolte des survivants en attente d'initiation, sont contenus de diverses .../...



initiale dans le nom qu'un grand-parent transmet à un petit-enfant de même sexe : le signifiant désigne des qualités et des travers psychologiques, et recouvre un potentiel d'action appelé à se réaliser diversement.

Les théories du corps et de la personne meru n'ont rien d'exceptionnel en Afrique orientale mais l'ethnographie relative à ces questions est lacunaire ou dispersée. Les monographies de systèmes, d'inspiration structuro-fonctionnaliste, ne livrent que des bribes d'information, alors que les études consacrées aux seules initiations, plutôt culturalistes, en réduisent la dimension ontogénétique en n'examinant que le passage à l'âge adulte ou la diffusion de certaines procédures rituelles<sup>10</sup>. Seule la question de l'individu a suscité des réflexions plus soutenues en raison même des logiques de déclassements induites par les systèmes générationnels, comme l'illustre ici l'article d'Éloi Ficquet. Serge Tornay<sup>11</sup> est l'auteur qui est allé le plus loin dans ces questionnements en se concentrant non plus sur les exclus potentiels mais sur le tout-venant des individus. Traitant des non-congruences spectaculaires du système générationnel des Nyangatom produites par des transmissions de pouvoir espacées de cinquante ans en moyenne, Tornay n'a pas conclu à l'inanité d'un tel classement mais a examiné les effets contrastés de ces déphasages sur les individus pris dans des combinaisons générationnelles particulières ; il dégage la figure de l'homme exemplaire, aux yeux de ses concitoyens, qui a su tirer parti d'une position personnelle en phase avec les statuts de la politique générationnelle.

Sorties de leur contexte, les données meru et, plus largement est-africaines, invitent à repenser dans d'autres sociétés les questions de l'individualisation et de l'ontogenèse, double dynamique qui est au fondement de l'anthropologie des âges de la vie<sup>12</sup>.

Les références sont légion et les auteurs prestigieux sur la question des rapports entre individu et société. Notre objectif, limité mais peut-être inédit, se définit

---

manières, à commencer par la régulation démographique que sous-tend la réprobation de la reproduction simultanée des générations adjacentes. Nous raisonnons ici sur un système non modifié par les bouleversements démographiques contemporains dont les effets se font sentir à partir des années 1950 (A.-M. Peatrik, « La règle et le nombre » *L'Homme*, 1995, 134 : 13-49 ; *La Vie à pas contés...*, *op. cit.*, 1999 : 71-106, 475-506).

10. Cf. par exemple Corine A. Kratz, *Affecting Performance. Meaning, Movement and Experience in Okiek Women's Initiation*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1994 ; Robert Hazel, « La circonscription en pays maasai et borana », *Cahiers d'Études africaines*, 1999, 154 : 293-336.

11. Serge Tornay, « Vivre en société générationnelle : représentations de soi, des autres et des institutions dans une société nilotique », in Jean Kellerhals & Christian Lalive d'Épinay, eds, *La Représentation de soi. Études de sociologie et d'ethnologie*, Genève, Université de Genève, 1987 : 145-165 ; « Status individuel et émergence de l'homme exemplaire dans une société sans chef », in Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, ed., *Singularités : les voies d'émergence individuelles. Textes pour Éric de Dampierre*, Paris, Plon, 1989 : 49-63 ; *Les Fusils jaunes...*, *op. cit.*, 2001 : 12-18.

12. Le thème des âges de la vie n'est pas nouveau. Sous la rubrique du cycle de vie, il figure comme catégorie descriptive dans les anciens manuels d'ethnographie. Depuis une vingtaine d'années cependant, aux États-Unis puis en Europe, certains chercheurs ont pressenti qu'il y avait plus à faire dans ce domaine. Cf., par exemple, Anne Foner & David Kertzer, « Transitions over the Life Course : Lessons from Age-sets Societies », *American Journal of Sociology*, 1978, 83 (5) : 1081-1104 ; Paul Spencer, ed., *Anthropology and the Riddle of the Sphinx. Paradoxes of Change in the Life Course*, Londres, Routledge (« ASA Monographs » 28), 1990 ; Françoise Héritier-Augé, « Les âges de la vie », Séminaire du Collège de France, 1991-1993. La problématique de l'individualisation et de l'ontogenèse délimite un objet de recherche particulier dans cette thématique générale.

comme suit : dans les sociétés égalitaristes, modernes ou pas, ou au sein de sous-ensembles constitutifs des sociétés hiérarchisées, les individus disposent d'une marge de manœuvre que l'étude en termes de structure, ou la saisie a-temporelle de la personne, ne permet pas d'appréhender, quand elle ne la nie pas complètement, mais qui se donne à voir lorsque l'on suit le « cycle » de vie, non pas dans sa temporalité répétitive mais dans les processus diachroniques qui le font concrètement advenir. En bref, il y a un « principe d'incertitude »<sup>13</sup> dans la structure et dans l'accomplissement, ouvrant à des alternatives qu'exploite diversement l'individu au cours des âges. Leur succession, différente pour chaque société et pour chaque époque, repose sur une interprétation du donné biologique combinée à une séquence de rôles socialement définis. Au fil du temps, tantôt la combinaison est harmonieuse, l'interprétation du donné biologique est congruente avec les rôles sociaux, tantôt elle est dissonante, l'individu est confronté à des injonctions contradictoires, à « des tensions de la conscience »<sup>14</sup>. Congruences et non-congruences, délibérées ou fortuites, sont constitutives du parcours biographique des individus, et font des âges de la vie une construction intrinsèquement instable se modifiant d'une époque à une autre, d'une société à une autre, en réponse à des enjeux changeants de pouvoir et à une transformation des équilibres démographiques.

L'individualisation, telle que nous l'envisageons ici, ne s'inscrit pas dans la dichotomie holisme/individualisme, alternative fondatrice de la sociologie où se sont illustrés, pour ne citer que deux auteurs, Louis Dumont et Raymond Boudon<sup>15</sup>. *Homo aequalis* n'est pas le propre des sociétés modernes, et l'émergence de l'individu n'est pas pensée indépendamment de l'institution des groupes d'âge, laquelle relève d'un mode de sociation élémentaire qui puise sa force dans l'initiation en tant que principe de constitution autoréférentiel. Ce point de vue n'a pas été envisagé non plus dans le bilan que dresse Alain Marie<sup>16</sup> sur l'individualisme en Afrique occidentale, sous-tendu il est vrai en ce cas par le problème de la sorcellerie et de la stigmatisation par la communauté des individus jugés par trop déviants. Ces questionnements se rapprochent des contributions rassemblées dans *Singularités. Les voies d'émergence individuelle*<sup>17</sup> mais c'est avec les analyses de Paul Riesman que nos objectifs se recourent. Évoquant cet auteur, chacun aura à l'esprit son étude sur le sentiment de liberté et la valorisa-

13. Selon la formule empruntée au physicien Werner Heisenberg par Paul Riesman (*Société et liberté chez les Peuls Djelgôbé de Haute-Volta. Essai d'anthropologie introspective*, Paris-La Haye, Mouton [« Cahiers de L'Homme » ns 14], 1974 : 138-139), comme si dans ces années où triomphait la pensée structuraliste, il fallait passer par les sciences dures et la physique quantique pour valider l'idée d'indétermination.

14. Henri Hubert, « Étude sommaire... », *op. cit.*, 1929 : 211.

15. Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éditions du Seuil, 1983. Raymond Boudon, « Individualisme », in R. Boudon & F. Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1990 : 301-309.

16. Alain Marie, « Du sujet communautaire au sujet individuel. Une lecture anthropologique de la réalité africaine contemporaine », in Alain Marie, ed., *L'Afrique des individus. Itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*, Paris, Karthala, 1997 : 53-110.

17. Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, 1989, *op. cit.*

tion de la *pulaaku* chez les pasteurs Peuls Djelgôbé : « La force de la *pulaaku* est elle-même libératrice dans la mesure où elle exige des hommes la réalisation d'une certaine liberté pour que leur être et leur action soient socialement valorisés »<sup>18</sup>. Moins connu peut-être, son réexamen de « La personne et le cycle de vie dans la vie sociale et la pensée africaines » développe, dans un autre registre, les conclusions tirées de sa monographie. Prolongeant le colloque « La Notion de personne en Afrique noire » et l'article fondateur de Marcel Mauss sur cette « catégorie de l'esprit humain », il esquisse un vaste programme que précisent certaines analyses des matériaux est-africains en ce que la catégorie de l'individu s'y trouve refondée par la fusion de deux notions que l'histoire de la sociologie avait conduit à penser indépendamment, la personne et l'acteur social<sup>19</sup>.

Nombre d'article de cette livraison éclairent cette problématique, en cours d'élaboration, qui fait du temps qui passe, non plus seulement un agent de destruction mais un principe constitutif de l'individu et de la vie en société : les fils d'un père *gusii*, égaux et rivaux poussés à s'accomplir par l'idéologie des âge de la vie ; l'itinéraire des femmes et des hommes *bemba* diversement orienté par l'accumulation des *cisungu* ; la possibilité qu'ont les Dogon parvenus au stade d'« homme » de s'émanciper des routines lignagères. Dans un autre registre de société, la trajectoire brisée des *maguzi* comoriens révèle l'effet de la hiérarchie sur l'écoulement du temps : mineurs poussés à s'accomplir par la dynamique des classes d'âge mais dont le passage à la citoyenneté de plein droit, commandé par la réalisation du Grand Mariage, demeure subordonné aux précédences lignagères et à la séparation des ordres sociaux endogames.

Par des biais très divers, trois articles traitent plus particulièrement de ces questions. L'analyse de Jacqueline Rabain-Jamin sur l'enfance wolof (Sénégal), entendue au sens large, produit un effet de loupe sur la construction des premiers âge de la vie propre à inspirer l'étude des âges subséquents. Le contenu des termes qui désignent les périodes successives dans une phase de développement rapide

18. Paul Riesman, *Société et liberté chez les Peuls Djelgôbé...*, *op. cit.*, 1974 : 139.

19. Paul Riesman, « La personne et le cycle de vie dans la vie sociale et la pensée africaines », *Psychopathologie africaine*, 1988-1989, 22 (3) : 327-363 ; 1990-1991, 23 (1) : 77-103 ; 23 (2) : 205-244, 1992, 24 (1) : 79-108 (1<sup>re</sup> ed. 1986 en anglais) ; Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique, *La Notion de personne en Afrique noire*, Paris, Éditions du CNRS, 1973 ; Marcel Mauss, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" » (1938), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1980 : 331-362 ; Patrick Beillevaire & Alban Bensa, « Mauss dans la tradition durkheimienne : de l'individu à la personne », *Critique*, 1984, 445-446, juin-juillet : 532-541 ; Jean S. La Fontaine, « Person and Individual : Some Anthropological Reflections », in Michael Carrithers, Steven Collins & Steven Lukes, eds, *The Category of the Person. Anthropology, Philosophy, History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 : 123-140. Cette généalogie intellectuelle serait incomplète si nous omettions d'évoquer Alfred Gell qui a fait une constatation sur son terrain très proche de la nôtre mais qui en a tiré un parti bien différent mais pas incompatible. Dans sa monographie sur les Umeda de Nouvelle-Guinée, il souligne l'effet de construction sur la personne de la répétition des rituels *ida* ainsi que la progressive indépendance qu'y gagnent les hommes au fil du temps (*Metamorphosis of the Cassowaries. Umeda Society, Language and Ritual*, Londres, The Athlone Press, 1975 : 157, 179, 226-230). Son étude *The Anthropology of Time. Cultural Constructions of Temporal Maps and Image* (Oxford, Berg, 1992), qui privilégie les approches psychocognitives à l'encontre des conceptions fixistes ou relativistes prévalant en anthropologie, conduit à proposer une phénoménologie du temps à partir d'une saisie « minimaliste », l'étude du temps quotidien géré par un acteur social selon des fins et des moyens.

et riche de modifications, masque, sous la linéarité du vocabulaire, le jeu de diverses interactions qui sollicitent plus précisément les capacités cognitives de l'enfant. Les dialogues prototypiques entre adulte et enfant, sous forme de questions enjoignant des réponses, indiquent les passages futurs, élargissent le cercle au-delà des parents proches, apprennent à apprécier les écarts et à identifier divers niveaux de référence. Cependant les limites implicites d'un calendrier de compétences se révèlent lorsqu'un enfant, trop prompt à saisir les logiques sous-jacentes des questions d'un l'adulte qui ne serait pas un grand-père, est jugé précoce. L'enfant en avance pour son âge dérange l'ordre des priorités : l'individualisation reste conditionnée par le contexte socioculturel où l'enfant est appelé à grandir.

Chez les Gouro de Côte-d'Ivoire (Claudie Haxaire), société lignagère fortement imprégnée par l'eschatologie de l'ancien appelé après sa mort à devenir un ancêtre qui régent le monde des vivants, les théories locales du corps et de la personne, fondées sur le concept de conversion des forces au cours des âges de la vie par là même définis, ménagent une marge croissante au fil du temps à l'expression des potentialités individuelles et à l'accomplissement. Pris sous l'angle de la diachronie, la portée du rapport aîné/cadet et des statuts prescrits est relativisée, tout comme est modulée l'idée de destinée inscrite dès la naissance par la dation du nom d'un défunt identifié comme ancêtre homonyme.

L'ethnographie des Matis d'Amazonie (Philippe Erikson) illustre de manière originale un paradoxe universel inhérent aux âges de la vie. Maturation et décrépitude du corps résultent d'un processus biologique continu et multiforme n'offrant aucun repère net, et les limites qu'impose chaque société en réponse à sa conception propre des âges sont autant d'artifices qui introduisent des « à-coups dans la marche du temps »<sup>20</sup> et des non-congruences créatrices d'incertitudes. Ce dilemme, fondateur de l'anthropologie des âges de la vie, on l'a vu, est travaillé de manière inattendue par les Matis : l'avancée en âge relève d'une cosmologie et d'une physiologie privilégiant non la rupture et le recommencement mais la continuité et la métamorphose. À l'imitation du système pileux, des plumes d'oiseaux ou des vibrisses de mammifères, ornements piqués successivement dans la face selon un ordre d'imposition minutieusement réglé, prolongent le corps et activent un processus qui transforme peu à peu l'enfant, être incomplet, en accompli et en ancêtre, et manifestent un principe de précédence temporelle qui imprègne toute la société. Là encore l'ontologie est une ontogenèse et l'individu est appelé à se réaliser au travers de séquences initiatiques « inchoatives » distribuées au fil du temps.

Transposé dans un autre ordre de réalités, le temps à l'œuvre dans toute structure, et l'émergence de l'individu qu'il autorise, conduit à formuler des hypothèses, intéressant à la fois l'histoire et l'anthropologie, qui complexifient le modèle devenu presque canonique selon lequel les marginaux et les déclassés sociaux seraient à l'origine des ruptures et des innovations<sup>21</sup>. Des humains inor-

20. Henri Hubert, « Étude sommaire... », *op. cit.*, 1929 : 199.

21. Scénario que Igor Kopytoff a brillamment mis en scène en analysant les processus qui se trament à la périphérie des sociétés stabilisées (Igor Kopytoff, ed., *The African Frontier. The Reproduction of Traditional African Societies*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1989).

ganisés n'auraient jamais pu survivre, l'organisation sociale est indispensable, mais si l'humanité, y compris dans les temps les plus reculés, n'avait été structurée qu'en société où l'initiative individuelle est impossible, alors on ne comprend pas comment l'*Homo sapiens sapiens* a peuplé si rapidement la terre, ni même comment une telle diversité sociologique et culturelle est apparue. La dichotomie, déclinée de moult façons, entre *communitas* et *societas* est un piège à penser qui agit encore de façon subreptice. De même que, depuis longtemps, il n'est plus possible de parler de « mentalité primitive », on ne peut guère continuer de penser que les sociétés humaines, même les plus anciennes, n'aient pas été composées d'individus. Des objections multiples vont surgir mais il paraît intéressant de prolonger la problématique de l'individualisation et de l'ontogenèse dans ses ultimes conséquences.

### “Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie”<sup>22</sup>

En France à tout le moins, les systèmes d'âge exotiques ou anciens ont porté ombrage à l'intelligence du critère d'âge en général, comme si les chercheurs avaient conclu qu'en l'absence de classes ou dès lors que les grands rites religieux ou laïcs ont cessé d'indiquer des passages et de délimiter des ensembles discrets, l'âge n'a aucune importance, en regard des classes sociales notamment, reproduisant ainsi une vieille idée de la sociologie dont on retrouve l'illustration, brillante et agacée, chez Pierre Bourdieu par exemple<sup>23</sup>. Certes des travaux existent, de plus en plus nombreux, sur telle ou telle catégorie d'âge, l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, et avec l'incertitude que fait peser l'allongement de la durée de la vie, sur la vieillesse et ses contours mouvants. Certes les générations ont pris de la rondeur conceptuelle, les études sur les transmissions intergénérationnelles au sein de la famille se portent bien, le suivi longitudinal qu'autorisent les cohortes des démographes nourrit le débat social, et plus personne n'ignore l'effet des événements qui marquent l'entrée des générations successives dans l'espace public<sup>24</sup>. Mais, sauf à verser dans la psychologie, l'idée que l'on puisse appréhender un âge, non plus comme un segment mais dans l'enchaînement des âges de la vie et des modèles socio-ontologiques qui les sous-tendent, ou, pour le dire autrement, que l'effet du temps et de ses conceptions sur la biographie des individus soit un axe de recherche, paraît irréaliste tant l'objet semble se dérober.

22. Michel Leiris, incipit de *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard (« Folio » 435), 1973 : 25 [1<sup>re</sup> éd. 1939].

23. Pierre Bourdieu, « La “jeunesse” n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984 : 143-154 (1<sup>re</sup> éd. 1978).

24. Cf., entre autres exemples, Jean-François Gossiaux, *Avoir 16 ans dans les Ardennes*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1992 ; Bernadette Puijalon & Jacqueline Trincaz, *Le Droit de vieillir*, Paris, Fayard, 2000 (compte rendu dans ce volume) ; Claudine Attias-Donfut & Martine Segalen, eds, *Le Siècle des grands-parents. Une génération phare ici et ailleurs*, Paris, Éditions Autrement, 2001 (compte rendu dans ce volume) ; Louis Chauvel, *Le Destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1998 ; Pierre Nora, « La génération », in Pierre Nora, s. dir., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997 (« Quarto ») : 2975-3015 [1<sup>re</sup> éd. 1992].

Chez nous existe pourtant une tyrannie silencieuse du critère d'âge propre à susciter l'étonnement du spécialiste de l'implicite qu'est l'ethnographe. L'âge, en effet, on n'en parle pas. À moins qu'il ne s'agisse d'un enfant, il est inconvenant de demander l'âge de son interlocuteur, maladroit d'évoquer celui du capitaine ; et l'on ne révélera sa date de naissance qu'à des fins tactiques ou littéraires comme s'y emploie Leiris lorsqu'il annonce d'entrée à son lecteur pour l'inviter dans la confiance être arrivé au mitan de son existence. Silence symptomatique de quoi ? L'âge calendaire, sous son aspect trivial ou bon enfant lorsqu'il s'agit de célébrer un anniversaire dans l'intimité familiale, est en réalité étroitement lié à la naissance de l'État moderne et à l'affirmation de la puissance publique dans la vie privée des sujets puis, après l'abolition de la souveraineté de droit divin, dans celle des citoyens. La police des âges, institution sans mur qui régit nos existences, dont la portée a échappé à la sagacité de Michel Foucault mais pas à l'intuition de Philippe Ariès<sup>25</sup>, s'est mise progressivement en place à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) qui, outre qu'elle prescrit l'usage du français à la place du latin comme langue de l'administration, fait obligation au clergé de noter, année après année, baptêmes et sépultures dans les registres, obligation qui, ne l'oublions pas, apparaît simultanément dans d'autres États européens<sup>26</sup>. Alors que nul ne s'aviserait de douter des retombées culturelles et politiques de la réforme linguistique initiée par François I<sup>er</sup>, ce n'est que récemment qu'on a commencé à s'interroger sur les effets de la seconde mesure, sur le tournant anthropologique qu'elle imprime dans la longue durée à nos sociétés, vaste programme dont deux articles et des comptes rendus explorent quelques aspects (Hervé Le Bras, Sophie Bouffart).

L'âge calendaire, dès lors que les données sont suffisamment nombreuses, permet en effet de mesurer le temps écoulé entre la naissance et la mort et de quantifier le temps individuel<sup>27</sup>. À l'aide d'opérations, qu'il fallut inventer et qui sont à la base de l'établissement des tables de mortalité et du calcul de l'espérance de vie, une conception probabiliste de la destinée humaine et de la mort s'est peu à peu diffusée représentant une intrusion irréversible du calcul des hommes dans le dessein divin et, à une échéance plus ou moins lointaine, un changement des mentalités et des sensibilités individuelles. Nous laisserons aux historiens des sciences et, plus particulièrement, de la démographie le soin de trancher sur le cheminement et la généalogie de tel ou tel concept statistique mais il est un fait que, passé le XVII<sup>e</sup> siècle, la possibilité de ranger les individus selon leur année de naissance et de compter leurs effectifs tisse un lien, appelé à se renforcer, entre la démographie, la statistique et le politique<sup>28</sup>. L'Église puis l'État prirent l'habitude

25. Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil (« Points Histoire »), 1973 [1960] : 29-52.

26. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *La Démographie de l'époque moderne*, Paris, Belin, 1999 : 8-16.

27. L'âge calendaire n'est pas une innovation, ce qui importe ici est le nouvel usage qui en est fait.

28. Alain Desrosières, *La Politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 1993 ; Jacques Dupâquier, *L'Invention de la table de mortalité, de Graunt à Wargentin (1662-1766)*, Paris, PUF, 1996 ; Hervé Le Bras, *Naissance de la mortalité : l'origine politique de la statistique et de la démographie*, Paris, Gallimard-Le Seuil (« Hautes études »), 2000 ; et son article dans ce volume.

de fixer des limites d'âge<sup>29</sup>. Et le mouvement s'accéléra avec la Révolution qui substitua à la défunte hiérarchie des ordres, une société de citoyens où le critère d'âge, promu critère d'égalité par excellence (signe que l'âge calendaire était déjà ancré dans les habitudes ?), demeure depuis cette date au fondement du pacte républicain. Avec le lieu de naissance, l'âge est le dernier critère prescrit dans notre société puisque, à titre exceptionnel il est vrai, il est possible de changer d'identité sexuelle ; on peut aussi changer de nationalité, être « naturalisé », mais à moins de se munir de faux papiers, il est impossible de modifier son année de naissance. L'âge calendaire – que le sens commun sociologique désigne par le curieux pléonasmе d'« âge chronologique » – permet de légiférer sur la conscription, la responsabilité pénale, l'accès au corps politique et à la fonction publique, sur la progression à l'ancienneté et les dispenses d'âge. Les politiques publiques, qu'elles traitent de la protection de l'enfance, de la scolarisation, de la retraite et de la vieillesse, ajoutèrent d'autres limites. Dans le même temps cependant, la révolution scientifique et industrielle modifia les conceptions du corps et nourrit de nouvelles interprétations du donné biologique ou raviva de vieilles conceptions héritées de l'Antiquité. Les âges dorénavant « critiques » furent peu à peu médicalisés tandis que l'allongement séculaire de la durée de la vie, conséquence à long terme de ces deux révolutions, modifie les équilibres démographiques et conduit à ne plus juger immuable le cours de l'existence. Les anticipations se modifient, les âges se multiplient, les seuils « s'érodent » au point que l'on parle de « désinstitutionnalisation du cours de la vie », de « brouillage des âges », ce qui laisserait conclure une fois de plus à la non-pertinence du critère d'âge<sup>30</sup> alors même que ce sont des effets classiques de l'âge lorsqu'il est utilisé à des fins de division de la société. Il est frappant de constater aussi à quel point le naturalisme selon lequel les âges biologiques imprimeraient leur courbe ascendante puis déclinante aux âges sociaux imprègne les mentalités et se renforce même en Occident. « Jeunisme » et « vieillisme » gagnent du terrain dans les représentations collectives, les catégories se réifient tandis que, dans le même temps, tout un chacun veut constater, pour le déplorer ou s'en réjouir, que les itinéraires se particularisent. Systématisé par l'usage de l'âge calendaire dans nos sociétés complexes, l'âge relève de la problématique générale de l'ontogenèse, de l'individualisation et de la tension différentielle au cours du temps entre ses attributs.



Les passages aux âges d'homme, devenus le plus souvent souterrains et subreptices dans nos sociétés, restent à explorer. Michel Leiris cependant a donné le ton à cette entreprise ethnographique. Il faudrait plus d'un article pour tirer parti de

29. Annick Percheron & René Rémond, s. dir., *Âge et politique*, Paris, Economica, 1991.

30. Marc Bessin, « La police des âges entre rigidité et flexibilité temporelle », *Temporalistes*, 1994, 27 : 8-13 et 1994, 28 : 10-15 ; Xavier Gaulier, *Les Temps de la vie. Emploi et retraite*, Paris, Éditions Esprit, 1999.

la préface et des dix premières pages de sa confession<sup>31</sup>. Tout y est en effet. La révélation précoce du vieillissement, la progressive dégénérescence, la tentation de mettre fin au cours de l'existence, l'enchâssement dans la boiserie des Couleurs de la vie. Lorsque parvenu à l'âge de 34 ans, le littérateur ethnographe pense être arrivé au milieu de son existence, à l'heure des bilans avant que la courbe de sa vie n'entame sa pente descendante, il ne se rendait peut-être pas compte à quel point il répondait à une injonction inscrite dans l'épistémè indigène des âges de la vie. Même ce passage à l'âge d'homme qu'il refuse au point de préférer, aux couleurs rose, bleue, verte, marrons cuits, rouge, jaune, grise, noire, la couleur méli-mélo de l'enfance et de sa première jeunesse, n'est pas pure idiosyncrasie. Tout est donc déjà là, y compris le fait que l'entre-deux-guerres a été une période de recomposition active des âges de la vie.

Plus tard, en décembre 1968, alors qu'il vient d'atteindre l'âge de 67 ans (une étape qu'une arithmétique pessimiste l'avait amené, en 1935, à prédire comme devant être celle de sa fin), Michel Leiris, non sans défi et provocation, forme avec l'appui de quelques jeunes collègues et amis du Musée de l'Homme le projet d'organiser une exposition sur le thème des cheminements, fussent-ils parfois chaotiques, vers la maturité. Il entendait ainsi « faire écho à l'action contestataire éclore sur les chaussées du tout dernier printemps »<sup>32</sup>. Jacqueline Delange et lui en deviennent les « commissaires sauvages » et, contre l'avis de la direction, la montent dans la salle d'exposition temporaire dudit musée : elle n'y restera que trois semaines.

*Passages à l'âge d'homme*, tel est donc le titre qu'il envisage de donner à cette exposition « pour laquelle », souligne-t-il, « l'une de mes tâches avait été de composer [...] une vitrine qui dans sa langue à rhétorique non discursive – où les choses parlent plus haut que les mots, mais ont besoin de leur appui discret et doivent s'articuler avec eux aussi clairement qu'entre elles – montrerait que les façons de dresser les jeunes et de les engrener dans la vie de la société, initiation rituelle ou enseignement d'ordre scolaire, peuvent aboutir à des échecs ou se heurter à des refus »<sup>33</sup>. C'est sur la mise en vitrine de tels cas divers et déviants – spectaculaires exceptions à la règle et aux normes – que s'était porté son choix : des « passages » à l'âge d'homme vécus à contretemps, pris à rebrousse-poil ou empruntés à recu-lons, ou encore simplement parcourus de manière oblique et buissonnière, mais qui n'en exemplifiaient pas moins l'inexorable traversée des âges de la vie et – celles-ci individuelles et particulières, mais contre lesquelles la société n'est tout à fait prémunie, et qui, par contagion, peuvent même en contrarier l'ordonnance – les crises sourdes ou éclatantes que leur franchissement occasionne. Sade, Lacenaire, Rimbaud, Artaud, Rigaut semblaient devoir entrer tout naturellement dans ce musée des « erreurs » ou des ratés de passage... Et ce sont ces figures en quelque sorte d'insoumis que Leiris convoqua pour représenter des « destins qui,

31. Michel Leiris, « De la littérature considérée comme une tauromachie », in *L'Âge d'homme...*, *op. cit.*, 1973 [1946] : 9-11.

32. Michel Leiris, *Frêle Bruit*, Paris, Gallimard, 1976 : 198.

33. *Ibid.*



ceux-là, illustrent, plutôt qu'ils n'ont besoin d'être illustrés... »<sup>34</sup>, leur attribuant, comme pour le démontrer avec plus de vigueur, une sorte d'isoloir dont la rigidité nue du verre ou le poli des montants des vitrines faisaient d'autant mieux ressortir leur singularité. Mais elles venaient aussi rappeler au visiteur que, pour réfractaires que fussent de telles figures, elles réfléchissaient quelque chose de commun à « l'humaine condition » : les troubles de la temporalité et de la personnalité que provoque l'entrée dans l'âge adulte et qui, quels que soient les computes, tables ou rites que chaque société met en œuvre pour la fixer et donc l'ordonner, n'a jamais été et ne sera jamais une mince affaire<sup>35</sup>.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: individualisation/*individualization* – ontogénèse/*ontogenesis* – classes d'âges/*age-class systems* – structure sociale/*social structure* – âges et générations/*age and generation*.

34. *Ibid.*

35. Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que Jean Jamin est à l'origine du titre de cette livraison de *L'Homme*. Alors qu'il recevait peu à peu des articles qui dessinaient une composition plutôt décousue, il en a cependant pressenti l'unité en suggérant de reprendre le titre de cette exposition pour ainsi dire fantôme, lequel titre a assis mon propos et m'a encouragée à continuer. Qu'il en soit remercié, ainsi que tous les collègues qui sont intervenus dans l'atelier « Âge et génération » que j'organise au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative. Je remercie aussi pour leurs commentaires stimulants les participants au Colloque annuel de l'Association of Social Anthropology, « Perspectives on Time and Society. Experience, Memory, History », qui s'est tenu en avril 2002 en Tanzanie. Les contributions, éditées sous la direction de Wendy James et David Mills, devraient être publiées en 2003 sous le titre *Qualities of Time*.